

DOMINIQUE QUÉLEN



"Souplesse, soupir de toute la matière quand la pluie cesse et que dans la cour en sont à se redresser les arbres, feuille à feuille. C'est là qu'on entend le bruit mou d'un moteur qui a chauffé. Au bord du capot, la main prête à saisir se rétracte. Il y a dedans et dehors à présent. Une fois levé (comme les deux versants de quelque montagne au loin rêvée sous la neige), le bruit du dessous s'échappe. La main fait alors un signe au sens obscur et disparaît. - Et rien ne devrait finir avec elle? Le moteur et l'arbre et la cour sont pourtant la même pièce dans une autre main qui a bougé un peu plus haut. "

Le temps est un grand maigre. **Editions Wigwam**

PRÉSENTATION

Venant du nord de la France, Dominique Quélen cisèle une prose précise et concise. Le staccato bref et continu qui rythme ses textes en a envoûté plus d'un. Suivant les pulsations des cœurs, son écriture, non sans humour, touche au corps.

Il collabore régulièrement avec des compositeurs et musiciens.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

POESIE

- ▶ *Basses contraintes*, Le Théâtre Typographique, à paraître en 2015
- ▶ *Oiseaux, extraits*, Contrat Maint, 2014
- ▶ *Énoncés-types*, Le Théâtre Typographique, 2014
- ▶ *Les Dispositions de la loi*, sur Helene Reimann, Invenit, 2012
- ▶ *Des second & premier*, L'Âne qui butine, 2012,
- ▶ *Câble à âmes multiples*, Fissile, 2011
- ▶ *Finir ses restes*, Rehauts, 2011
- ▶ *Loque*, avec des dessins de Tristan Bastit, Fissile, 2010
- ▶ *Système*, Fissile, 2009
- ▶ *Comme quoi*, L'Act Mem, 2008 ; *La Rivière échappée*, 2009
- ▶ *Le Temps est un grand maigre*, Wigwam, 2007 ; *publie.net*, 2008
- ▶ *Sports*, Apogée, 2005
- ▶ *Petites formes*, Apogée, 2003

ENTRETIEN AVEC DES ADOLESCENTS

Le mercredi 26 mai, une partie du groupe (Julien, Guillaume, Stéphane) et Carole Fives sont allés rencontrer Dominique Quélen. L'écrivain nous a reçus chez lui, bien entouré de ses 12000 bouquins...

Vous vous présentez comme écrivain, poète ?

On est écrivain parce qu'on écrit. Écrivain c'est d'abord une activité. Tandis que poète (ce que je suis concrètement parce que j'utilise le langage en tant que poète, je le travaille comme matériau, comme le sculpteur travaille le marbre ou le bronze), c'est un état.

Moi ce qui m'intéresse c'est l'action. Dans les périodes où je n'écris pas, je pense que je ne suis pas écrivain. Je me dis : "Peut-être que je ne vais pas réussir à écrire de nouveau quelque chose qui va me convenir". On n'est écrivain qu'au moment où on écrit.

Et puis poète ça fait toujours ridicule, on voit les petites fleurs, les petits oiseaux... et ça fait bien longtemps que la poésie ce n'est plus ça. Donc je suis écrivain, mais pas au sens social. Je ne pourrais pas vivre sans écrire. C'est une activité qui pour moi est essentielle, centrale. Et mon activité sociale c'est prof. On ne vit pas de sa plume en général. Il n'y a qu'un très faible pourcentage d'écrivains qui en vivent.

Est-ce qu'il y a un auteur de poésie qui a compté pour vous ?

Là aussi, ça a varié avec les années. Il y a beaucoup de gens qui écrivent de la poésie, parce que c'est facile, quelle que soit la qualité de ce qu'on écrit.

Écrire un roman, non. Il faut se mettre à sa table, écrire pendant six mois, un an, deux ans... J'ai souvent été influencé par des poètes parce que je sentais que je pouvais écrire comme eux.

Quand j'étais adolescent, j'adorais les contrerimes de Paul-Jean Toulet. J'en écrivais plein, j'avais l'impression que je pouvais faire comme lui, je me reconnaissais dans ce qu'il faisait. Pendant très longtemps, j'ai cru comme tout le monde que la poésie était faite par des poètes morts. Peu de gens sont capables de citer des noms de poètes vivants!

Donc, longtemps j'ai été influencé par Baudelaire, Rimbaud, etc. Puis, il y a eu d'autres poètes qui m'ont touché, au fur et à mesure que j'ai grandi, vieilli.

Des poètes contemporains, des poètes vivants. Et puis j'ai fini par en croiser.

Pour qui écrivez-vous ?

Quand j'étais jeune, j'écrivais pour moi. Aujourd'hui aussi mais dans l'optique d'être lu par d'autres que moi. Quand j'écris, je ne me mets pas à la place de lecteurs potentiels. Sinon on finit par transformer son écriture en fonction de l'idée qu'on se fait soi-même de ce qu'attendent les lecteurs. Ça finit par bloquer, on n'y arrive pas.

L'humour est assez présent dans vos textes...

Tout ce qui est annexe à l'écriture fait beaucoup changer la manière d'écrire, comme le fait d'avoir écrit pour un compositeur. Depuis quelques années on m'a proposé aussi de lire mes textes à haute voix, ça m'a obligé à écrire des textes susceptibles d'être lus en public. Voir que les gens réagissent et rient, ça m'a fait plaisir. Mon écriture a évolué ; pas en fonction du public, mais selon le mode de « transmission » des textes. La lecture à haute voix leur a donc donné plus d'humour. C'était aussi pour sortir un peu de l'idée qu'on se fait de la poésie : quelque chose de très lyrique, de très évanescent, ou de très grave et sérieux... Kafka passe pour être un auteur qui a décrit un monde oppressant, avec une bureaucratie omnipotente... Mais quand il lisait ses textes devant ses amis, c'était en rigolant ! Il n'en pouvait plus de rire ! Ezra Pound, qui est un poète américain, disait de la littérature que c'est du langage chargé de sens au plus haut degré possible. Il y a plein de sens possibles, il faut ouvrir le texte, l'expliquer (qui veut dire déplier en latin). Proust utilisait l'image des fleurs japonaises en papier qu'on trempe dans l'eau et qui s'ouvrent. La littérature c'est ça. Une fleur qui peut s'ouvrir.

AUTOUR DE SON ÉCRITURE

Enoncés-types, par Bruno Fern

On y retrouve des contraintes que l'auteur explique volontiers dans le détail lors de ses lectures publiques, avec un sérieux qui provoque cependant un sourire en coin chez les auditeurs qui, ayant la chance de connaître un peu le bonhomme et son œuvre, ne peuvent s'empêcher de voir dans leur nombre (celui des contraintes, pas des auditeurs : 4 et demi) une énième preuve de la bizarrerie quélenienne, dans la droite ligne du *7^{ème} étage et demi* d'un immeuble où les occupants sont obligés de se déplacer courbés en deux¹.

Les traces de ces règles du jeu apparaissent aux yeux du lecteur lambda au moins sous deux modalités : le format des textes, que les titres de chacune des parties indiquent : *Dizains* (100 au total) puis *Douzains* (120), faits de phrases le plus souvent grammaticalement minimales; les reprises qui s'y opèrent, comme s'il fallait sans cesse agencer différemment les mêmes éléments (chaque texte numéroté semblant constituer la nouvelle version d'un énoncé originel qui resterait à jamais inaccessible), ces répétitions ne procurant heureusement pas l'impression d'un ressassement grâce à de multiples décalages.

S'il y a là du tragique qui remonte inlassablement à la surface, une éventuelle complaisance est tenue en respect à la fois par la distance qu'introduit le travail formel et par l'humour dont certaines phrases, tournant parfois à l'aphorisme quelque peu déjanté, sont porteuses : « L'écriture vendue par lots remplace un chant plein de grandeur et de vanité. » Ou bien « Il suffit de courir en étant sympathique et distinct comme du linge zéro défaut. » – Ce qui est toujours bon à savoir, non ?

Note de lecture, Poezibao

Les poèmes publiés sous les titres *Petites formes, Sports et Comme quoi* (tous aux éditions Apogée en 2003, 2005 et 2007) sont des petits blocs de prose d'une dizaine de lignes très serrés, commencés et terminés comme brisés net en cours de phrase (« il faut toujours couper le début et la fin de ce qu'on écrit », Mallarmé), comme arrachés au néant, où ils retournent, c'est un fort désespoir, maîtrisé, énergique, conscient de la phrase qui le porte. On reçoit un uppercut, en les lisant.

Loque, une élégie, par Ludovic Degroote

Un livre improbable, indéfinissable ; un texte qui passe les matières au crible du mental : corps, langue(s), tête, logique, poésie, tout ce qui traverse l'esprit, mais organisées selon des labyrinthes intérieurs imbriqués les uns dans les autres. Au cours de ce poème constamment inventif, chacun se retrouvera : il s'agit en quelque sorte de se réinventer ou de se laisser aller à soi, si cela ne revenait à peu près au même. Au fil des impasses, des chemins impossibles, des fausses routes, on est emporté par le flux d'une gravité tragique, masquée, pudique, et qui touche à l'essentiel.

Câble à âmes multiples, par Jacques Josse

« Ce gars-là, dit l'auteur (de l'auteur) c'est une somme. Il a tout fait, tout essayé sauf mourir. À part mourir, il connaît tout, il est bon en tout. Son idée, c'est qu'à la naissance il a tout perdu et qu'il doit passer sa vie à tout reconquérir ».

C'est ce à quoi il va s'employer en se servant du peu qui lui reste : son corps, sa langue, sa mince généalogie, ses douleurs et ses nerfs à vif. Il va procéder par paliers. Comme s'il montait sur une échelle dont il sait que le dernier barreau donnera forcément sur le vide. Il lui faudra alors, au bout du bout, plonger. Se rétamé, se relever ou disparaître. Ce chemin à rebours, ce retour sur soi, il ne peut le faire sans l'aide de « soignants ». Qui, rudes et coriaces, d'emblée le guident. Ils ne sont pas là pour le ménager mais pour reconstituer ce qui s'est perdu en cours de route. Pour cela, il faut déconstruire. Ils savent comment s'y prendre. Ce sont des spécialistes, des cliniciens de premier ordre, des praticiens qui excellent dans leurs différentes spécialités : les séances de claques, l'analyse des plaies, les interrogatoires musclés, les mises à l'épreuve, mises à nu et autres douceurs (pose de drains, prélèvements divers) visant à l'extraction des démons intérieurs et à l'invalidité de l'acte de naissance.

« C'est une mue continue. Dans l'instant où notre corps émacié commence à se couvrir de flétrissures, un sursaut se fait en nous, sursaut d'on ne sait quoi mais sûrement pas d'orgueil, et voilà qu'on sort à la découverte de l'extérieur, certains en short et en tongs, la chemise ouverte, du Supergel dans les cheveux, trimbalant dans des filets à provisions des résidus qu'on se figure qu'ils vont manger. »

Le chemin est escarpé. La boîte à cogiter résiste. Il faut pourtant revenir en arrière. Retrouver l'avant. L'avant-corps en éprouvant ses muscles, ses nerfs,

ses os, ses réseaux et ses connexions infimes qui irriguent, par câble invisible, de la tête aux pieds l'être tout entier. Et ses humeurs, et ses fissures, et ses âmes étranges.

« C'est humiliant. Et chaque jour, chaque jour le topo sur l'espérance et la charité, un trou ménagé dans la cloison à hauteur des yeux, qui te suce. »

Certains aspects de ce monde morcelé que des hommes (ici : propriétaire, gérant, soignants, vigiles, magasiniers) s'emploient à faire mécaniquement tourner, et dont Dominique Quélen dresse, en une série de proses courtes (de deux à trois pages), ciselées, concises, quelques tableaux âpres, ne nous sont évidemment pas inconnus. Il les ausculte sans concession. Avec une ironie qui grince, un pessimisme actif, une pensée toujours aussi bien affûtée et cette écriture physique, cadencée, en perpétuel mouvement, qu'on lui connaît, qui happe et se nourrit « d'incessants renvois » formant un ensemble extrêmement tendu et tenace.

Finir ses restes, par Jacques Josse

Dès le début, le corps – et ces nerfs, ces fibres, ces muscles, ces invisibles réseaux qui le tendent, le tiennent – s'est trouvé très présent, fébrile ou posé, dans les textes de Dominique Quélen. Il se dénouait, se frottait aux autres, à la terre et aux paysages, multipliait les ralentis, se calait sur la mécanique des mouvements précis dans le cycle des *Petites formes* et s'amplifiait un peu plus, nerveux et effilé, dans *Le Temps est un grand maigre*.

S'il est à nouveau présent dans *Finir ses restes*, il ne l'est pourtant plus de la même façon que précédemment. Ce corps-ci est en train de passer. Il ne bouge que par saccades dans une mémoire qui ressasse. Ses gestes, ultimes, transitent par le cerveau de qui ne peut faire autrement que de les fixer dans un livre. Et ces gestes, millimétrés, sont ceux d'un bras, d'un levier, d'une force motrice qui court à sa perte.

« tiens dis-tu d'une autre
voix contemple et tiens ce bras
ou levier qui est à présent
ce qu'il est dans cet état précis
qu'on dirait d'abandon »

Il y a ce bras « qui suinte », qui se plie en deux parts égales, se déplie, garde avec de plus en plus de peine ses attaches, d'abord à l'épaule, puis aux autres grâce à la main qui peut s'ouvrir, se fermer ou en serrer une autre. Il y a ce bras gauche, ce poignet où le cœur ne bat plus, ce bras regardé, ausculté et à travers lui, ou à partir de lui, tout le reste, le corps qui suit, fuit et disparaît

« avec la densité du bras d'un frère »

d'un proche, d'un double non plus présent en chair mais en os, saillant, dur, poncé jusque dans le fil très mince du poème où rien ne peut venir dévier le cours d'une physique implacable, pas même la douleur, lancinante, murmurée, scandée et filtrée à l'extrême.

« ou comme pour
tordre en pensée tu
manges ton bras
tu le suis et le
conduis *dans*
sa nudité et ceci
ou autre manque
te retenir puis te
retient tu survis »

Finir ses restes incite à tenir son souffle et ses mots. Pour aller au plus juste, à ce qui ne pouvant se dire se devine, entre âpreté et pudeur, dans de l'eau troublée, dans du secret gardé, là où l'on sait qu'il y a perte, plaie et approche d'un grand silence.

OBJECTIFS DE LA RÉSIDENCE

Durant deux mois, Dominique Quélen viendra résider à la Maison de la Poésie de Rennes ainsi que ponctuellement dans différents lieux de la région pour des rencontres avec des publics variés.

Cette résidence a pour objectif premier **d'offrir un temps de création et d'écriture**. L'association passe également commande à l'auteur d'un texte de 20 à 30 feuillets. **L'œuvre réalisée sera publiée via la Maison de la poésie et un éditeur indépendant** la saison suivante.

L'auteur est invité à Rennes lors de la sortie du livre pour une présentation et une lecture-rencontre autour de ce travail.

Le second objectif est **le développement d'actions autour de l'écriture contemporaine**, destinées à un public toujours plus large, non seulement sur la ville mais également sur le département et la région.

La Maison de la Poésie met ainsi en place des événements utilisant des outils pédagogiques afin de rétablir un lien naturel entre les différents publics (scolaires, sociaux, autres) et l'écriture poétique.

Lors d'une résidence de deux mois, **12 rencontres** sont prévues avec l'auteur autour de son œuvre mais aussi de la découverte de poètes contemporains à travers la vision du poète en résidence.

Ces rencontres impliquent plus de **300 personnes** lors de chaque résidence.

Chaque projet de rencontre fait l'objet d'un travail de sensibilisation en amont accompagné par la Maison de la Poésie et le rectorat d'académie, grace à la présence d'une enseignante relais, **Claire Novack**.